

REPORTAGE

PAR ALEXIS VALOIS (TEXTE) ET THOMAS HALLEY/SIPA (PHOTOS)

Dans le Kosovo indépendant, elles sont en sursis dans leurs monastères. Cernées par une population albanaise et musulmane, mais protégées par des soldats français, quelques religieuses orthodoxes résistent pourtant aux persécutions et conservent l'héritage de la Serbie.



Le père Serapion et les sœurs de Devic célèbrent l'office du dimanche matin dans l'église profanée. Ci-contre, à gauche, sur la ligne de crête, une patrouille française surveille aux jumelles le secteur albanais d'où sont partis les attaquants en 2004.



AU KOSOVO AVEC LES SENTINELLES



LLES FRANÇAISES



Les religieuses serbes ne quittent leur monastère que sous l'escorte des blindés de la Kfor. Arrivée au nord du pont de Mitrovica, mère Anastasia remercie les militaires français.



Reçus cordialement par les sœurs de Devic, des officiers français de la Kfor s'informent des conditions de vie de la communauté.



Au monastère de Sokolica, mère Makaria anime l'atelier de reproduction d'icônes anciennes. Sœur Antonina en peint une dizaine par an. Renommées, les religieuses reçoivent de nombreuses commandes, notamment d'officiers des forces de l'Otan.

Indépendance ou pas, nous resterons. Vêtue de noir, mère Anastasia parle d'une voix calme, mais ferme. Son regard, sa voix posée et grave laissent deviner une solide paix intérieure. Elle est arrivée au monastère de Devic il y a quarante ans. Elle en avait 12. Fondé au XV^e siècle par saint Joannicius, le lieu attire des pèlerins serbes orthodoxes depuis plus de cinq siècles. La source abritée dans la chapelle procure une eau sacrée. Mais aujourd'hui, rares sont les Serbes à oser venir jusqu'ici.

Avant la guerre du Kosovo, la mère supérieure labourait les champs. Les autres nonnes faisaient de l'élevage. C'était avant les vols et les menaces, avant ces trois jours sombres de juin 1999 où elles furent prises en otages, terrorisées, maltraitées. Avant ce terrible 17 mars 2004 où le monastère, son église, son cimetière furent saccagés, profanés, brûlés.

Cerné de barbelés, gardé jour et nuit par un peloton français de la Kfor (Force internationale pour le Kosovo mise en œuvre par l'Otan), Devic est décrété « site sensible ». Car les six religieuses vivent dans la région de Drenica, fief des indépendantistes albanais. A trois kilomètres du monastère, le village de Skenderaj (en albanais) – Srbica (en serbe) – est le berceau de l'UCK (armée de libération du Kosovo). Hashim Thaçi, l'actuel Premier ministre kosovar et ex-dirigeant de l'UCK, est né ici.

A Skenderaj, divers monuments rendent hommage aux héros de la « guerre de libération ». Dans un gigantesque cimetière reposent Adem Jashari, 56 membres de sa famille et ses amis assassinés le 6 mars 1998, sur ordre de Slobodan Milosevic. La

maison de ce commandant de l'UCK, aux murs criblés d'impacts, est devenue un lieu de culte. Les Albanais, qui le considéraient comme leur Robin des bois, la visitent en famille.

Ceux qui ont persécuté les sœurs de Devic et détruit le monastère vivent aussi à Skenderaj. Mars 2004 : trois enfants albanais sont retrouvés noyés. Attribué aux Serbes, ce drame déclenche une vague de violences dans tout le Kosovo. Trente édifices religieux serbes sont pris pour cibles. Les forces de l'Otan mettent les religieux à l'abri, mais les soldats ne peuvent protéger les bâtiments.

>>>



Le 17 mars 2004, pour la seconde fois de son histoire, le monastère de Devic est pillé et incendié par les Albanais vivant alentour. Les religieuses ont été évacuées par les militaires.



Clôturant l'office, le père Serapion bénit le pain et l'offre à ses sœurs. Par ce geste, ils cultivent ensemble une foi inébranlable.

>>>

Aujourd'hui, avec l'aide de l'Union européenne et les subsides du Patriarcat d'Istanbul, mère Anastasia et ses sœurs rebâtissent cette forteresse de la foi. Mais le chantier est loin d'être terminé. Il faudra du temps pour effacer les stigmates des exactions. Comme on marque son territoire, les assaillants ont gravé partout les initiales de l'UCK et de l'AKSH (armée nationale du Kosovo). Jusque dans l'église aux murs noirs de suie.

Au sommet de l'église de Devic, la croix a été redressée, mais celles du cimetière ont toutes été brisées. Certaines icônes, retrouvées dans le puits, ont pu être sauvées. Pas l'iconostase, cette porte vers le divin, cloison de bois surmontée d'icônes, qui sépare la nef du sanctuaire. Elle sera refaite par les moines de Decani et les sœurs de Sokolica, deux sanctuaires serbes mondialement réputés pour leurs copistes.

Mère Makaria a ainsi exposé à Washington, San Francisco et Chicago ses copies des fresques du monastère serbe de Gracnica. Cette sexagénaire polyglotte et cultivée reproduit sur commande les icônes serbes anciennes. « Peindre une icône est une prière », assure Antonina, la plus discrète et la plus douée des nonnes. En dix-sept ans, elles ont fait du monastère de Sokolica (nord-est de Mitrovica) un domaine entretenu au cordeau.

« Tuer un moine : pourquoi ? »

Protégées par des soldats grecs, les six religieuses ont pour voisins des familles albanaises. « Mon seul ennemi est la part sombre de l'homme. Musulmans ou chrétiens, nous sommes liés à la main de Dieu », explique mère Makaria. *Mon voisin est plus important que mon frère qui vit loin de moi. Depuis le XIV^e siècle, notre monastère est une institution religieuse, pas politique.* « Intelligente et généreuse, elle entretient plutôt de bonnes relations avec les Albanais. Elle a porté secours à nombre d'entre eux durant la guerre. Elle craint les agresseurs qui viendraient de plus loin. Mère Makaria martèle son message : « Le Kosovo est le cœur de la Serbie, son histoire, sa culture, sa spiritualité. Les Albanais écriront sans doute l'avenir, mais ils ne peuvent

réécrire le passé. » Le nom complet de la province est Kosovo-Metohija. Metohija signifie « la terre des monastères ». On y trouve la plus grande concentration d'édifices religieux serbes, dont quatre inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. Depuis le début du conflit entre Serbes et Albanais, 168 ont été détruits et deux moines sauvagement assassinés.

« Nous devons pardonner, mais nous ne pourrions pas oublier. Tuer un moine : pourquoi ? » interroge mère Makaria. « Il faut agir pour qu'ils ne recommencent pas. Que les coupables n'aient pas été jugés pour leurs actes n'est pas un bon exemple », poursuit mère Anastasia. L'actuel maire de Skenderaj, Semi Lushtaku (ancien commandant de l'UCK), a demandé à rencontrer la mère supérieure de Devic. Pour l'heure, elle ne le souhaite pas, le tenant pour responsable des sévices de juin 1999 et de la destruction du monastère en mars 2004. Aujourd'hui, les nonnes aspirent à vivre en paix et à se consacrer à leur vie spirituelle.

« Nous faisons tout pour être le plus discrets possible. La vie monacale doit être respectée », explique le capitaine Thomas, responsable de l'escadron Kfor qui couvre la zone de Skenderaj. Vingt-cinq marsouins français ont établi leur camp à 50 mètres de l'enceinte du monastère. L'accès est strictement contrôlé par un check point. Mère Anastasia décide qui peut entrer. Jour et nuit, les soldats patrouillent sur le chemin de ronde. Ils surveillent la vallée par laquelle sont arrivés les assaillants le 17 mars 2004. Ce jour-là, les trois soldats français qui gardaient l'entrée se sont laissés déborder par la foule.

Aujourd'hui, les sœurs se sentent davantage protégées. La présence dissuasive du peloton équipé de blindés, formé au contrôle de foule et à l'usage d'armes non létales, permettrait de réagir en cas d'attaque soudaine. « Selon le niveau d'alerte, nous pouvons bloquer les axes, aller au-devant des attaquants, parler avec eux pour savoir ce qu'ils veulent, négocier et les désarmer », assure le capitaine. Surtout, en cas de légitime défense, ses hommes sont autorisés à tirer à balles réelles. ■